qui se trouvaient dans les environs d'Okna. Depuis, on a appris à Galatz que le 2 août, le général Bem, s'attaque le général Moller non loin de Grotechti, aux sources de Trotus et de Sered : les troupes russes s'élevaient à 6 mille hommes. L'affaire fut très chaude ; les Russes se battirent avec la plus grande intrépidité ; mais ils furent obligés d'abandonner le champ de bataille avec une perte de 7 canons et de 2,000 hommes entre tués et blessés. Bem quitta la Moldavie en se dirigeant vers la Transylvanie.

• Dembinski, en manœuvrant entre Szolnok et Szedleg, force le feld-maréchal prince Paskevich d'évacuer Debreczin et toute la rive gauche de la Theiss ; puis le rejetant hors de la route de Grous-Varadin, il l'accula à Dounakréji près de Gœrladi, et l'obligea à prendre la direction de Pesth, où les Impériaux devaient se concentrer au nombre de 180 mille.

• Sur ces entrefaites, Gorgey, après avoir laissé 15,000 hommes à Comorn sous les ordres du général Klapka, en sortit avec 20,000 et eut à Retsag, Losonitz, Vaitzen et Balassa-Gyarmot, des combats sanglants avec les Austro-Russes : vous de Retsag et de Vaitzen les Russes furent plus meurtriers. On dit que 5,000 hommes restèrent sur le champ de bataille. Après ces quatre combats, Gorgey passa à travers les armées austro-russes, s'empara de Miskolc, et fit, dit-on, sa jonction avec Dembinski, dont le quartier-général est à Zambol, au delà de Lindenberg.

• Les généraux Vetter et Guyon, après avoir repoussé le ban Jellatich, jusqu'à Comiani et ravitaillé Petervaradin, se réunirent devant cette ville, à l'armée de Perczel. Par le succès de ces manœuvres, ils sont en état de couvrir Szegedin, et d'agir dans le Banat et le Transylvanie. Le quartier-général de l'armée du Bas-Danube est à Pétervaradin.

Le général Haynau s'avançait sur la droite du Danube pour donner la main au ban Jellatchich et s'appuyer sur la Croatie.

• Le général Lüders s'avançait sur Longoch ; mais il dû rébrousser chemin en prenant la direction de Constadt.

• Les réserves russes du général Sass et Saeken sont entrées en Hongrie par Yablonka : Dembinski s'était porté à leur rencontre pour les combattre. •

Les vœux que nous avons formés, lors de la fondation de la *Gazette Médicale de Constantinople*, par le hekim-bachi Abdul-Hak éfendi, commencent déjà à s'accomplir. Chaque numéro de cette feuille mensuelle paraît avec l'empreinte d'un nouveau progrès. Ce n'est pas sans raison qu'en émettant notre opinion sur l'avenir de ce journal, nous donnions, comme une certitude, la réalisation de l'espoir que nous formulions, au point de vue des développemens à y introduire. La nouvelle production périodique est placée sous le patronage immédiat du directeur des études de l'école impériale de Médecine, Hairoulla éfendi, docteur en Médecine, dont le zèle empressé dans l'exercice de ses fonctions ne s'est jamais démenti.

Le dernier numéro de la *Gazette Médicale* contient entr'autres articles le compte-rendu d'une opération chirurgicale du plus haut intérêt pour la science, qui a eu lieu à l'hôpital de l'Ecole de Médecine de Constantinople.

Nous ne saurions mieux faire que de reproduire textuellement et dans son entier, ce document avec les judicieuses observations dont le fait suivre l'habile homme de l'art qui a pratiqué l'opération :

• Hussein-Ibrahim, âgé de 30 ans, des environs de Brousse, cultivateur de profession, souffrant d'une incontinence d'urine depuis cinq ans, est venu à la capitale pour chercher remède à son mal. Un médecin lui ayant dit qu'il avait une pierre dans la vessie, il s'est présenté le 19 mai à notre clinique de Coumbar-Hané pour se faire opérer. L'ayant cathétérisé, nous avons constaté une pierre assez volumineuse qui était engagée au col de la vessie, et qui expliquait l'incontinence de l'urine, à laquelle il était sujet depuis long-temps.

• Le 7 juin, nous l'avons fait venir à l'amphithéâtre pour le soumettre à l'opération ; c'est au procédé prostatique de Dupuytren que nous avons donné la préférence. Après l'incision de la prostate avec le lithotome bilatéral, ayant introduit le doigt indicateur pour bien apprécier le volume ainsi que la forme de la pierre, nous l'avons trouvée excessivement volumineuse et bosselée. Tous nos efforts pour introduire la tenaille, afin de la saisir et d'en essayer l'extraction ont été inutiles ; elle remplissait toute la cavité de la vessie dont les parois lui étaient fortement appliquées ; des lors nous avons perdu tout espoir de l'extraire par l'ouverture que nous avions faite et avec une tenaille ordinaire. MM. les professeurs Spitzer et Wartbluchler nos confrères, furent priés de venir nous aider par leurs conseils ; d'abord nous avons introduit le doigt à travers l'ouverture, ils ont été étonnés du volume immense de la pierre et ont déclaré, comme nous, qu'il ne fallait pas songer à l'enlever par la voie déjà ouverte. Alors nous avons d'abord cherché à l'écraser, mais bientôt nous avons dû nous décider, car en vain nous avons essayé à plusieurs reprises d'introduire dans la vessie le brise-pierre de Heurteloup ; il a été impossible d'y parvenir pour les raisons que nous avons annoncées plus haut et pour lesquelles l'introduction de la tenaille non plus n'a pu être effectuée ! Il nous a été proposé alors de recourir à la taille sus-pubienne que nous n'avons pas jugé à propos d'adopter.

• Nous avons mieux aimé entamer une seconde fois la prostate dans son diamètre inférieur en vertical, en comprenant le sphynctère du l'anus, selon le procédé de Sanson ; mais au lieu de faire l'incision du côté du rectum, nous avons préféré agir de dedans en dehors par l'ouverture que nous avions déjà pratiquée. Pour faire cela, nous avons d'abord introduit un gorgeret dans le rectum, afin de protéger sa paroi postérieure ; nous avons pourtant ensuite, en plusieurs points à travers l'incision de la prostate jusqu'au col de la vessie que nous avons perforé dans sa partie inférieure, en inclinant en bas la pointe de notre instrument qui, une fois arrivé dans la cannelure du gorgeret, fut amené en avant et divisé tout ce qui se trouvait devant son bord tranchant.

• Voici maintenant le mécanisme par lequel nous avons extrait la pierre. La tenaille ne pouvant pas nous servir malgré ce débridement considérable, un levier fut introduit et porté en haut derrière le pubis jusqu'au sommet de la pierre ; il avait imprimé alors un mouvement de bascule assez brusque, on entendit un craquement : la pierre était divisée en deux. Le levier aidé par le doigt indicateur de la main gauche nous suffit pour enlever un calcul assez volumineux, dont la surface présentait une facette scabreuse plus grande qu'une pièce de deux francs, qui remplissait qu'un autre calcul lui était juxta-posé et adhérent ; le même mécanisme nous servit pour l'extraire également. Les deux pierres, dont chacune de la grandeur d'un œuf de poule, mises ensemble ont pesé 50 grot et présentent une volume très considérable et une forme raboteuse et irrégulière.

• Le malade fut ensuite transporté dans son lit, et le sang, qui n'a pas coulé très abondamment, fut arrêté complètement par la simple application de l'eau froide. Aucun accident n'est survenu après le malade, il a pu uriner, mais moins qu'en mieux, et dès le huitième jour l'urine commença à venir par l'urètre. Aujourd'hui le malade se porte déjà très bien, et a pris quelque peu d'urine vient par la plaie qui, en grande partie, s'est cicatrisée, et nous ne doutons point qu'en peu de jours le malade sortira de l'Hôpital parfaitement guéri. •

Nous avons cru devoir livrer à la publicité l'histoire détaillée de ce cas rare, qui selon nous, sert à éclairer la conduite du chirurgien dans de pareilles circonstances sur deux points capitaux, à savoir s'il doit, ou non, agir pour terminer immédiatement l'opération et de quelle manière il doit la terminer.

Dans notre carrière médicale, c'est la seconde fois qu'un cas pareil nous est présenté : le premier en 1827 ou 28 à la clinique de Dupuytren ; c'était par la taille bilatérale, son procédé favori, que ce célèbre professeur avait opéré. Après plusieurs essais infructueux à enlever la pierre, il se décida à abandonner le malade pour le soumettre le lendemain à la taille sus-pubienne ; le jour suivant il nous jeta sur la table une pierre très volumineuse, en nous disant : « *Voilà MM. la pierre que nous n'avons pas extraite hier.* » On n'a pas su si la pierre avait été enlevée avant ou après la mort de l'individu, car il avait déjà succombé.

Maintenant, nous pensons que si ce grand maître avait agi comme nous, le malade très probablement aurait été sauvé. En effet, en différant l'opération non seulement on ne gagne rien, au contraire on perd un temps précieux ; car on est obligé ensuite d'agir sur un organe qui se trouve dans des circonstances beaucoup moins favorables, et, ce qui est pire, le malade en général succombe dans l'intervalle, soit à cause de l'épuisement nerveux, soit à la suite d'une phlebite qui dans de pareilles circonstances pourrait se développer avec une rapidité étonnante. Ainsi, pour nous, dans des cas semblables l'action immédiate est un point décidé ; se conduire autrement c'est exposer le malade à des dangers réels.

Quant à l'extraction de la pierre, lorsqu'elle présente de très grandes dimensions, comme dans notre cas, et qu'on n'a pu réussir à l'écraser pour la retirer en morceaux par l'ouverture pénienne, c'est au procédé que nous avons employé qu'il faut recourir, c'est-à-dire à l'incision verticale de la partie inférieure de la prostate en y comprenant le sphynctère de l'anus : cette incision ne rend aucunement l'opération plus grave, au contraire, elle facilite singulièrement la sortie des calculs les plus volumineux.

Quant au reproche qu'on a fait à ce procédé de laisser après une fistule urinaire, cette conséquence fâcheuse n'arrive pas toujours, et lors même qu'elle aurait lieu, comme elle ne s'établit que derriere le sphynctère de l'anus, ce serait un bien petit mal, en face des dangers réels auxquels le malade se trouve exposé, et en comparaison des inconvénients bien plus sérieux qu'on encourrait, si l'on tentait la taille sus-pubienne, qui non seulement embarrasserait tout autant l'opérateur pour l'extraction d'une pierre volumineuse et irrégulière, mais qui pourrait occasionner des accidents graves, à cause de l'étendue qu'il faudrait donner à l'incision de la vessie qu'on ne pourrait effectuer sans décoller le péritoine, et qui rendrait inévitables les suites dangereuses des infiltrations urinaires. •

Un de nos abonnés nous adresse la lettre suivante, en nous invitant à la publier dans notre feuille : cette lettre est basée sur une idée qui, tout en paraissant d'abord étrange, n'est pas néanmoins dépourvue de justesse. Aussi déférons-nous sans difficulté à l'invitation qui nous est faite.

• Monsieur le Rédacteur,

• Voudriez-vous bien me permettre une petite observation à propos de la lettre datée de Civita-Vecchia au *Times*, insérée dans son N° du 7 juillet, et que vous avez jugé à propos de reproduire. S'il est en effet le correspondant du journal anglais qui, du reste, paraît assez bien informé, le St-Père, que vous rétablit sur son trône, et la paix rendue à ses états, les diverses puissances de l'Europe, y compris la Grèce, la Russie et l'Angleterre, seraient convivées à les prendre sous une protection commune. Or, la Turquie qui est aussi une puissance européenne, serait-elle reconnue à l'unanimité, et doit-elle s'interdire toute démarche qui l'élèverait au niveau de considération que les autres puissances ambitionnent très légitimement? Nous ne le pensons pas. En effet, sil'horizon du protectorat de l'Eglise Catholique doit aujourd'hui étendre sa sphère, pourquoi le limiter aux frontières de la Turquie? Telle n'a pas été la limite de sympathie et de puissance morale que le St-Père, a diverses reprises, a demandées aux souverains de l'Univers. Il a sollicité la sympathie et la puissance morale de tous, et n'a fermé son cœur à celles d'aucun. Quand on se rappelle, d'ailleurs, l'échange mutuel qui s'est fait de bons sentimens, il y a peu de temps encore, entre le St-Père et sa Majesté Impériale Abdul-Médjid, on peut croire en toute confiance que c'est avec la plus vive satisfaction que le chef de la catholicité verrait entrer la Turquie dans le concours de protection que les gouvernemens de l'Europe s'empressent de lui offrir.

• De reste, quelle est la nature de ce protectorat? Elle n'est pas de s'ingérer dans le gouvernement spirituel de l'Eglise, où les puissances catholiques, la France comme les autres, n'ont absolument elles-mêmes rien à voir. Elle consiste à assurer le libre exercice de ce gouvernement spirituel et moral auprès de tous ceux qui en acceptent l'autorité. Et pour nous servir des expressions mêmes du correspondant du *Times* dont nous avons cité le passage ci-dessus, il faudrait que ceux qu'elles ne nous semblent pas venir d'une plume catholique, nous dirons que « le but de ce protectorat européen est de mettre les états pontificaux dans une parfaite neutralité qui permet au Souverain Pontife de régner comme le Vicaire du Christ doit le faire, en maître de bonne intelligence, avec tous les états du monde, et de continuer tranquillement sa mission bienveillante parmi les hommes, alors même que les puissances étant en guerre entre elles, le canon tonnerait autour de lui. »

• Quel est, en effet, le devoir du Pape? C'est de maintenir l'orthodoxie et la science dans la hiérarchie spirituelle de l'Eglise; de conserver la pratique de la morale évangélique dans le cœur de quiconque le reconnaît très-bon pour son père et son chef spirituel. Pour maintenir l'accomplissement de cet important devoir à la hauteur de son obligation, que faut-il? Il faut au chef de l'Eglise Catholique : 1° avoir avec lesdites puissances du monde, au profit desquelles s'exerce son autorité spirituelle, les rapports les plus faciles et les plus sympathiques; 2° avoir dans l'étendue de l'univers un petit état en dehors des autres, grands ou petits, afin qu'il ne soit ni français, ni autrichien, ni napolitain; qu'aucune puissance ne l'influence au préjudice des autres, au grand préjudice surtout des décisions dogmatiques, morales et disciplinaires qui, pour être crédibles aux yeux de l'univers Catholique, doivent être le résultat d'un examen éminemment libre.

On demandait à Pie IX, il n'y a que quelques mois, de grossir de quelques milliers de soldats les armées italiennes et qu'il déclarât la guerre à l'Autriche. Le St-Père répondit : « Les peuples de l'Autriche, de l'Allemagne sont mes enfans, sinon au même rang, du moins au même titre que le peuple Romain. Un père ne fait pas la guerre à quelques-uns de ses enfans pour contenter la mauvaise passion des autres. » On insista; la violence fut employée; il dut s'échapper furtivement et se réfugier à Gaëte à la liberté catholique qui ne pouvait plus siéger à Rome.

L'Europe, à la faveur du principe de liberté de conscience proclamé dans toutes les constitutions, a compris la légitimité, les avantages, on pourrait dire la nécessité pour le Chef-Suprême du catholicisme, d'un état de neutralité parfaite au sein de l'Univers. C'est à la sagesse des illustres ministres qui entourent S. M. I. de décider s'il ne serait pas d'une grande utilité pour les sujets catholiques d'Abdul-Médjid, que cet état ne serait pas de la dignité du trône des Sultans, de demander que, le cas échéant, il lui fût permis d'être représenté et de figurer près de lui comme les autres puissances de l'Europe. Nous le répétons, dès que la Turquie a des sujets catholiques, aucune puissance ne peut l'empêcher de se porter sur les rangs des protecteurs du petit état donné à la liberté du père dans l'intérêt de ses enfants.

Recevez, etc.

NOUVELLES DIVERSES.

Hier mercredi, les princes Grégoire Ghika et Barbo Stürbey, hospodars de Moldavie et de Valachie, accompagnés de leurs suites, se sont rendus, vers midi, au palais impérial de Beylerbey, où S. M. le Sultan les a reçu en audience de congé en présence de Réchid pacha, Grand-Vézir, et d'Aali-pacha, ministre des affaires étrangères. Noureddyn bey, étrogman du Divan, et Kiamil bey, introducteur des ambassadeurs, en mission dans les deux principautés, étaient avec les princes. L'accueil de S. M. le Sultan a été des plus bienveillans et des plus affables; par quelques paroles pleines de noblesse et dictées autant par le cœur de l'homme que par la sagesse du souverain. Il leur a dit avec sa bonté habituelle que la concorde est toujours la meilleure garantie du bien être des sujets, et que princes et hospards, dans l'intérêt des principautés, doivent s'unir par les liens d'une véritable affection.

Ensuite S. M. le Sultan a donné aux princes son portrait enrichi de brillans et portant le chiffre impérial et aux principaux personnages de leurs suites la décoration du *Nichan Iftihar*. Par une délicate attention, S. M. a remis au prince Ghika, pour son père, une magnifique tabatière en brilians; et comme il est accordé cinq canons, à la principauté de Valachie, il y quelques années, par le gouvernement impérial, Elle a ordonné que pareil don fût fait à la principauté de Moldavie.

Les hospodars ont déposé aux pieds de S. M. I. l'hommage de leur soumission et de leur profonde reconnaissance; puis, le prince Ghika a prononcé le discours suivant pour remercier S. M du don qu'elle venait de leur faire de son portrait :

« Sire!

» L'auguste portrait de Votre Majesté Impériale, dont Vous avez daigné nous honorer, » sera notre Egide protectrice et préservera » providentiellement les deux principautés » des guerres et des malheurs.

» Daigne, Sire, nous permettre de déposer » aux pieds de votre trône Impérial, de la part » de mon vieux père et de mes compatriotes, » l'humble hommage de leur fidélité et de » leur profonde et respectueuse reconnais- » sance dans la précieuse marque de haute » bienveillance accordée pour les hospodars » honorifiques dont Votre Majesté Impériale, » dans sa haute munificence, a daigné les ho- » norer.

» La Moldavie, qui bénit son Auguste » de son inépuisable bienfaiteur, ne cessera, » Sire, d'adresser des vœux fervens au Tout- » Puissant pour la conservation des jours » précieux de votre très gracieux souverain, » le glorieux Régénérateur de son vaste » Empire. »

Après ce discours, les princes ont quitté le palais impérial et se sont rendus à la Porte, avec leurs suites, pour faire leur visite de congé, au Grand-Vézir, au président du conseil, au ministre des affaires étrangères et au Mustéchar du Grand Vézir; de là, et pour le même but, ils sont allés chez les ministres de la guerre et des finances. Puis le prince Ghika a rendu chez Ahmet-Fethi pacha, grand-maître de l'artillerie, pour le remercier des cinq canons que S. M. le Sultan venait de donner à la Moldavie.

Ce soir, les princes doivent dîner chez le Grand-Vézir; après le dîner, ils s'embarqueront, avec leurs suites, sur le bateau à vapeur le *Comte Stürmer*, de la compagnie du Lloyd autrichien, qui les conduira à Galatz, d'où ils continueront leur route, l'un pour Yassi et l'autre pour Bucharest.

Ces jours dernierS, les hospodars ont fait un grand nombre de visites de congé.

Leurs séjour à Constantinople aura duré plus d'un mois, et pendant ce temps, ils n'ont pas cessé d'être, de la part du gouvernement impérial, l'objet de l'attention la plus empressée, dont ils garderont sans doute une vive et éternelle reconnaissance.

— Dimanche dernier, S. A. I. la Valido-Sultane, après avoir assisté à la prière du midi au Hirkaï-Chérif, se rendit à l'hôpital de Yéni-Bagtché, qu'elle a fondé il y a environ trois ou quatre ans. La Validé-Sultane visita cet établissement de bienfaisance avec la plus minutieuse attention pour s'assurer

---

marquise de la Roche-Bernard, toutes mes amies, en un mot, m'ont vante votre science. Tous les médecins m'abandonnent, je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

— Ce n'est pas elle, pensa Lionel, qui, par habitude plutôt que par volonté, avait pris le bras et interrogeait le docteur sa nouvelle cliente.

En effet, la comtesse n'avait rien de son inconnue. C'était une femme de quarante-cinq ans environ, qui avait dû être belle et qui l'était encore malgré les ravages de l'âge et de la maladie, tant ses traits, sa voix, ses moindres gestes conservaient de distinction. Mais son visage n'offrait pas ces contours parfaits et jeunes qui avaient enchanté Lionel, son bras n'avait point la rondeur de celui de l'inconnue. Enfin elle avait quarante cinq ans, et la belle mystérieuse devait en avoir dix-huit tout au plus.

— C'est étrange! murmura Lionel.

— Etrange... quoi? demanda la comtesse.

— Rien... rien, madame, dit le docteur.

Et, chassant toute préoccupation étrangère à la maladie de la comtesse, il s'en fit raconter toutes les phases diverses. C'était une maladie de longueur, une sorte de spleen, compliquée d'une obstruction du foie qui'il était grandement temps de combattre.

Tandis que Mme de Verneuil lui expliquait comment depuis trois mois ses forces avaient chaque jour diminué, Lionel l'interrompit.

— Pardon, Madame, mais ces souffrances, cette langueur dont vous me parlez, ont dû être les suites d'un grand chagrin?

— Oui, Monsieur, dit la comtesse d'une voix basse...

— Et ce chagrin, il m'en faudrait savoir à peu près la cause. Est-ce la perte d'une personne qui vous était chère?

— Oui, docteur, oui, c'est cela... la perte d'une personne bien aimée.

— Morte?

— Morte pour moi.

— N'avez-vous aucune affection qui vous rattache à la vie?

— Ah! ma fille! dit la comtesse les yeux mouillés de larmes, en tendant les bras à une jeune personne qui venait d'entrer et qu'elle serra contre son cœur.

— Monsieur le docteur, dit la jeune fille en se dégageant de l'étreinte passionnée de sa mère, n'est-ce pas que vous nous la rendrez, vous qui avez fait tant de belles cures!

Lionel avait tressailli et regardait la jeune fille sans répondre; il paraissait singulièrement troublé.

— Oui, rassurez-la, docteur; rassurez mon unique enfant, ma Béatrix chérie, qui ne veut pas me croire quand je lui affirme que je vais mieux.

Lionel fit un violent effort pour dompter et cacher sa surprise en même temps que son émotion, et il dit d'une voix haute, sans quitter Béatrix des yeux :

— Oui, Madame, je répondis de vous, si vous suivez mes ordonnances avec exactitude.

— Je les suivrai, docteur, pour me conserver à ma fille.

— Mais d'abord, Madame, il faut renoncer à cette vie solitaire, habiter Paris, voir beaucoup de monde.

— Du monde, docteur!

— Il le faut. Dans vos salons, ajouta-t-il en se tournant vers la fille de Mme Verneuil, Mademoiselle... ou Madame...

— Mademoiselle, dit la fille en souriant.

— Mademoiselle veillera à ce que vous ne vous fatiguiez pas trop. Un peu de bruit, d'agitation, les rigueurs de la vie mondaine vous prescrivent, et je propose de votre guérison avant deux mois.

— Est-il possible? dit Béatrix avec une joie folle. Oh! Monsieur, que vous ne devrai je pas? et comment nous acquitterons-nous jamais?

Lionel ne répondit pas, il écrivait une ordonnance.

— Docteur, vous me désolez, dit la malade avec une sorte de timidité. Mon hôtel à Paris n'est pas prêt à nous recevoir.... et puis j'aimais tant ma solitude!

— Je vous donne huit jours pour tout préparer, pas davantage. Voici mon ordonnance. A demain, Madame la comtesse. Mademoiselle,...

Il s'inclina devant la jeune fille en arrêtant sur elle un regard tellement perçant qu'elle rougit, et il s'éloigna.

Rentré chez lui, il oublia ses malades qui l'attendaient et se mit à marcher avec agitation de long en large, en prononçant des phrases sans suite.

— C'est impossible! murmurait-il; dix-huit ans à peine.... un front si chaste!.... Et pourtant c'est elle.... je n'en puis douter.... Ce front des magnifiques cheveux, ce cou si admirable et cet ovale si parfait!... ses grands yeux surtout!... Oh! c'est elle... Depuis cinq mois rien ne n'est effacé de ma mémoire, et la voix.... la voix aussi!.... D'ailleurs, cette chambre je l'avais bien reconnue, Béatrix, ce nom si suave à cette jeune fille, à cette... Ah! pourquoi la condamner!... Victime d'une séduction sans doute, si jeune!... Oui, mais l'assurance de son regard, ce masque d'innocence.... Pourtant elle a été troublée quand nous nous sommes rencontrés... Mais elle reconnaîtra!

Pendant tout ce jour le pauvre docteur fut profondément préoccupé. Cette jeune fille était dans toutes ses pensées liée inévitablement à ses souvenirs de la nuit des mystères. Il voulait douter, il ne la pouvait pas. C'était elle, c'était bien elle; cette idée le poursuivait et lui faisait mal. Hélas! son inconnue de l'Opéra était une femme perdue, et les traits de la jeune fille étaient ceux qu'il avait voulu trouver dans la femme de son choix. Il avait rêvé, pour celle qu'il devait aimer le regard ardent et rendre tout à la fois de Béatrix, ce regard qui avait vu briller sous le masque à ce moment de suprême douleur, de suprême joie que les mères seules connaissent. Il avait rêvé cette taille adorable, tout cet ensemble parfait, ce divin sourire, ce front de vierge, où il lisait, hélas! le mensonge et l'hypocrisie. Cependant il voulait encore douter, et le lendemain il montait dans la voiture de Mme de Verneuil, bien décidé à tout observer avec une scrupuleuse attention.

En descendant de voiture au perron de l'élégante habitation il trouva Béatrix qui l'attendait et qui lui tendit la main avec une joie naïve en lui disant :

— Venez vite, monsieur le docteur, que je vous remercie! Déjà depuis hier, maman va beaucoup mieux; aussi aujourd'hui je suis folle de joie.

Lionel se laissa entraîner par Mlle de Verneuil, honteux, furieux contre lui-même de son émotion en voyant la main mignonne de la jeune fille se poser dans le sienne. Cette main, il l'avait regardée, et il s'était dit avec une véritable douleur : C'est bien elle! — En montant le large escalier de pierre, il compta les marches; il y en avait seize. Pour arriver à la chambre de la comtesse, il traversa trois vastes salons dont le parquet était recouvert de tapis; il ne pouvait plus douter.

La comtesse, en effet, éprouvait un mieux réel, elle accueillit le docteur avec ce sourire reconnaissant du malade qui voit son sauveur. La confiance, ce grand auxiliaire du médecin, était revenu à Mme de Verneuil; la cure était presque certaine. Quand à Lionel, il observa tout autour de lui, et plus il examinait la chambre où il se trouvait, plus ses soupçons étaient justifiés. Une dernière preuve vint, à son grand regret, l'éclairer encore. Il demanda que du feu fût allumé dans l'appartement.

— La bise d'automne commence à se faire sentir, dit-il, cette chambre est au nord, il faut de la chaleur à notre malade, et à défaut du soleil, l'aspect réjouissant de la flamme du foyer.

— Nous vous obéirons, docteur. D'ailleurs, je pourrais quitter cet appartement qui est celui de Béatrix, et qu'elle avait voulu que je prisse parce qu'on y est éloigné du bruit.

Lionel sentit au cœur une émotion douloureuse; cette chambre était bien celle de Béatrix : tout était vrai.

En revenant à Paris, il se dit qu'il était bien fou de chercher à pénétrer un mystère qui, après tout, ne devait l'intéresser en rien. Cette jeune fille était belle; mais ce qu'il avait s'opposait à ce qu'il l'aimât. D'où lui venait donc cette préoccupation obstinée?

— Allons, se dit-il en forme de conclusion : je m'occuperai exclusivement de la mère, je la guérirai.... Pour l'honneur de la science, pour mes intérêts, pour mes intérêts, je guérirai la mère et je la saurerai. Quant à sa fille.... que m'importe son passé et ce qu'il y a de mensonge et de trompeur sur cet angélique visage!... Je sais tout, je suis en garde contre la séduction.... Ce serait heureux! car sans cela j'aurais été capable d'en devenir fou. Mais, grâce au ciel, il n'en est rien; mes souvenirs ont perdu toute leur puissance, et me voilà tout à la science et à mes malades.

Une fois qu'il se fut ainsi expliqué avec lui-même, il devint très calme. Ce jour-là, il ne se trouva pas chez lui à l'heure du dîner; il était cher pour le présenter à la belle et riche héritière qu'il voulait lui faire épouser, et le lendemain matin il était prêt à partir une heure avant que la voiture de Madame de Verneuil fût à sa porte.

Pendant huit jours, il ne manqua pas une seule visite. La santé de la comtesse s'améliorait sensiblement, et chaque matin Béatrix mettait dans son accueil au docteur plus d'abandon affectueux.

— C'est un sentiment de reconnaissance bien naturel, se disait Lionel en la voyant si heureuse en sa présence... et moi-même je n'ai jamais trouvé tant de joie au fond de mon âme.

Un mois après, Mme de Verneuil, installée à Paris comme l'avait exigé le docteur, ne se ressentait presque plus de ses souffrances et de sa langueur. Cette cure faisait grand bruit dans le monde. Mais aussi le docteur avait suivi la maladie avec une sollicitude toute particulière; il n'avait pas passé un seul jour sans voir sa malade plutôt deux fois qu'une, et lorsqu'en dépit de l'ordonnance, la comtesse avait fait qu'exquises frimes se porte sur quelque chose qu'elle était condamnée à revevoir par mesure de santé, Lionel, invité gracieusement par elle, avait consenti à lui consacrer ses soirées en lui disant : « Il faut en effet que je vienne, puisque la science dit que la solitude vous est funeste. »

Ces soirées-là, Lionel déposait le masque un peu grave du docteur; il redevenait jeune de cœur et d'esprit, insouciant et rieur. Il chantait des duos avec Béatrix, ou faisait la lecture de quelque ouvrage en vogue, tandis que Béatrix, assise à ses côtés, dévorait avidement ce qu'elle avait pu lire en même temps que lui. Parfois il arrivait que le jeune homme se troublait singulièrement et passait plusieurs lignes : « Que faites-vous donc, Monsieur? disait Béatrix; vous n'en êtes encore que là. » Et sa petite main, s'avançant vivement, se posait sur celle de Lionel pour indiquer la phrase qu'elle désignait. Il arrivait alors que Lionel se plaignait d'éblouissements et cessait la lecture. Béatrix, toute boudeuse, prenait le livre et lisait, tandis que Lionel, les yeux fixés sur elle, tombait dans une profonde rêverie.

De toutes ces scènes rien n'échappait à Mme de Verneuil, dont le regard doux et affectueux s'arrêtait, avec un intérêt presque égal, sur sa fille adorée et sur celui qui venait de la rendre à la vie. Souvent un sourire fin et indulgent, un de ces sourires de mère, si éloquents, effleurait ses lèvres quand elle voyait Lionel et Béatrix et Lionel rêveur, et elle semblait les unir dans un même regard d'amour.

Quant à Lionel, il s'étourdissait ordinairement sur le danger. Il se sentait si heureux entre Béatrix et sa mère!

Mais en se retrouvant seul à la suite de ces soirées où la jeune fille montrait tant d'innocence ou meutait avec tant d'audace, Lionel, désespéré en lisant au fond de son propre cœur, se jurait de renoncer à la voir. Il cherchait dans son âme de la colère et du mépris, et n'y trouvait que de l'amour. De moments faible et vaincu il voulait se persuader que Béatrix était bien réellement ce qu'elle paraissait être, une pure et divine enfant. Il voulait se croire le jouet d'un rêve affreux, d'une déplorable erreur. Cette chambre qu'il avait cru reconnaître,